Niveau(x) d'enseignement: 4 Numéro EDUQ : 9170937
Centre d'intérêt: 751

En toute liberté d'opinion. [3], Une sélection des meilleurs textes d'élèves de cinquième secondaire, 1990. -- [Québec] : Ministère de l'éducation, 1991.
48 p. : ill. ; 18 x 22 cm.

Code: 16-7407-29.

ISBN 2-550-15568-8

Vedette(s)-secondaire(s): Québec (Province). Ministère de l'éducation

Descripteur(s): Composition • Français (Langue) • Opinion de l'étudiant • Secondaire (Ordre d'enseignement)

Ce recueil regroupe 18 des meilleurs textes écrits par les élèves de cinquième secondaire lors d'une épreuve ministérielle de français écrit. Au cours de cet examen, les élèves avaient à donner leur opinion sur l'un des sujets suivants: les jeunes et les graffiti; le père, chef de famille monoparentale; les jeunes et le bal de fin d'études. Trois heures étaient accordées à la rédaction de ce texte d'opinion d'environ 500 mots.

Type de document:
Notice(s) connexe(s): 9070212, 8970342

EN TOUTE
LIBERTÉ

D'OPINION

Québec

TOME 3

in
du
tio

ro-
ic-
on

Les jeunes et les
FILMS

9170937

CADRE
CENTRE DE DOCUMENTATION
1940, BOUL. HENRI-BOURASSA EST
MONTRÉAL H2B 1S2

EN TOUTE LIBERTÉ D'OPINION

Une sélection des meilleurs textes d'élèves
de cinquième secondaire
1990

«Une étude menée récemment auprès de certains jeunes de mon milieu a révélé qu'une majorité d'entre eux ne partagent pas les idéologies que tentent de transmettre ces gribouillages grotesques.»

Extrait du texte intitulé
Une forme d'art? Mon oeil,
de Stéphane St-Hilaire.

Premier sujet

LES JEUNES ET LES GRAFFITIS

8 Les «drogués» du barbouillage
[illegible]

10 Les graffitis : du pour et du contre
Steeve Tremblay

12 Graffitis édifiants!
[illegible]

14 Sus au vandalisme!
Jean-François Ouellet

16 Beaucoup de bruit pour rien!
[illegible]

18 Des oeuvres d'art sur nos murs
Cathy St-Antoine

20 Une forme d'art? Mon oeil!
Stéphane St-Hilaire

«Alors, messieurs les hommes forts, attelez-vous! Aujourd'hui, la devise générale, c'est : À bas les stéréotypes!»

Extrait du texte intitulé
À vos marques...
Prêts... Partez!
de Chantale Vincelette

[illegible]

Dossier

LE PÈRE, CHEF DE FAMILLE MONOPARENTALE

24 *Avec un peu d'amour*
Mélanie Bernatchez

26 *À vos marques... Prêts... Parlez!*
Charlotte Vincelette

28 *Le double rôle, quelle tâche pour l'homme!*
Richard Dumont

30 *Une famille sans mère*
Nathalie Bastien

32 *Mission possible*
Julie Castex

34 *Vite, papa, je vais être en retard*
Catherine Boutin

«Ce bal réjouit les «beautéful fatales», mais qu'arrive-t-il aux jeunes filles trop petites ou trop obèses pour porter ces robes de femmes, aux garçons trop timides qui n'osent pas demander aux filles de les accompagner?»

Extrait du texte intitulé Une mine d'or Pour qui?, de Manon Dubois.

Dossier

LES JEUNES ET LE BAL DE FIN D'ÉTUDES

38 *Naufrage en crinoline*
Julie Gobeil

40 *Et que la fête commence!*
Marc Paré

42 *Une mine d'or Pour qui?*
Manon Dubois

44 *Un rendez-vous avec l'histoire*
Claudia Ramirez

46 *Un bal à tout prix!*
Patrick Bernard

48 REMERCIEMENTS

Conformément aux préoccupations du ministère de l'Éducation en matière d'environnement, les pages intérieures de cette brochure ont été produites sur du papier recyclé à 100 %. ainsi.

Premier sujet
LE DIRECTEUR EST

LES «DROGUÉS» du barbouillage

«Je suis de cette race qui veut laisser sa trace en graffitis fébriles sur le béton des villes» dit une chanson de Gerry Boulet. Mais qui sont-ils les gens de «cette race»? Ils sont les «drogués» du barbouillage, les clandestins de l'expression libre.

On retrouve leurs graffitis dans les lieux publics, le long des autoroutes, etc. Certains prétendent que ces manifestations sont les «oeuvres» de voyous, de vandales ou de délinquants. D'autres croient que le graffiti est un moyen d'expression artistique. Est-ce que les graffitis sont un mode d'expression acceptable? Pour ma part, je suis absolument contre ce moyen qu'ont trouvé certains jeunes pour s'exprimer. Je voudrais, en premier lieu, m'adresser à ceux qui considèrent les graffitis comme de l'expression artistique. Ensuite, je vais regarder pourquoi les jeunes utilisent ce moyen, pour finalement, parler du respect.

Tout d'abord, je ne crois pas que les graffitis soient artistiques. Un artiste qui veut s'exprimer peut facilement trouver d'autres moyens. Quoi de plus simple que d'acheter un cahier à dessin? J'ai appris qu'«artistique» allait de pair avec «esthétique». Un mur barbouillé en plein coeur de la ville n'est pas nécessairement agréable à l'oeil. Si on jette un regard sur les messages que portent les graffitis, peut-on vraiment dire que cela découle de l'art?

En second lieu, j'aimerais m'attarder sur les raisons qui portent un jeune à laisser sa trace sur un mur. Certains le feront dans le seul but de détériorer, leur activité favorite est le vandalisme. D'autres laisseront leur nom, leurs messages un peu partout afin de se faire connaître, de faire connaître leur opinion. Ce sont souvent les raisons que se donneront les «gangs» ou encore certains fanatiques. Il existe d'autres personnes qui n'utiliseront les graffitis que pour passer leur frustration de ne jamais être écoutés. Mais que ce soit pour n'importe quelle raison, le graffiti demeure inacceptable.

Troisièmement, je pense que les graffitis démontrent un manque de respect. Les murs que les jeunes barbouillent ne leur appartiennent pas. Comment peut-on délibérément endommager la propriété d'autrui tout en gardant bonne conscience? Les graffitis sont aussi un non-respect de l'environnement. Environnement ne signifie pas qu'espace vert, cela désigne tout ce qui nous entoure. Nous avons le droit de vivre dans un endroit où les rues et les murs sont propres. Si on oublie un peu la forme et que l'on analyse le fond, on voit que certains messages véhiculés par les graffitis incitent à la violence, au racisme, au sexisme et à toute autre forme de discrimination. N'est-ce pas là un manque de respect?

Finalement, après avoir réfléchi sur les graffitis en tant que moyen d'expression artistique, sur les raisons qui poussent les jeunes à écrire (ou dessiner) un peu partout et sur le respect, je maintiens fermement que l'on ne devrait jamais utiliser les lieux publics pour s'exprimer par écrit. J'admets que certains graffitis soient amusants, mais ne serait-il pas plus profitable de trouver un autre moyen pour faire passer nos messages et ainsi garder un bel environnement?

Stéphanie [illegible]

École secondaire Marcellin-Champagnat
Iberville

LES GR

L'originalité, c'est ce qui permet d'avoir des personnes qui se différencient des autres. Elle peut s'exprimer sous plusieurs formes: la tenue vestimentaire, la manière d'agir, de parler, la façon de se coiffer, etc. Il en existe aussi une autre forme, sûrement une des meilleures, le dessin. Qu'il soit moderne ou ancien, facile ou non à comprendre, beau ou laid, c'est un moyen d'expression parmi les plus populaires tant qu'il reste dans les endroits appropriés. Cependant, certains en font un très mauvais usage en dessinant sur les murs, les arbres ou ailleurs. Le dessin change alors de nom et devient ce qu'on appelle le graffiti. Certains disent que c'est un moyen d'expression artistique, tandis que d'autres prétendent que les graffitis sont des «œuvres» de voyous, de vandales ou de délinquants. Je suis d'accord avec les deux affirmations. Tout d'abord, les graffitis permettent d'extérioriser des sentiments, c'est donc un moyen d'expression. Deuxièmement, ils peuvent être bénéfiques pour savoir quels sont les malaises de notre société. Par contre, ces graffitis brisent les choses qui nous entourent. L'isolement, même si je suis d'accord avec le fait qu'ils soient un moyen d'expression, je crois que les graffitis devraient quand même être éliminés ou utilisés à de justes fins.

Commençons d'abord par ce que permettent les graffitis: exprimer ce qu'on ressent. C'est pour cette raison que les graffitis peuvent être classés comme étant un moyen d'expression artistique. Ceux qui les dessinent le font souvent sous l'impulsion du moment. Il y a donc une inspiration, un sentiment qui passe dans ces dessinateurs improvisés. Je dis «dessinateurs improvisés», mais beaucoup d'entre eux sont des «professionnels» de cet «art» qu'est le graffiti. Peut-être que «professionnels» n'est pas le mot que je devrais employer étant donné que le graffiti n'est pas reconnu comme étant un art, cependant il faut bien reconnaître que certains graffitis sont des travaux de maîtres. On prend par exemple une reproduction d'un dessin d'Iron Maiden que l'on retrouve sur un banc public et qui est parfaitement dessiné, à un cheveu près, tout comme le vrai. C'est un exemple d'expression de ce que quelqu'un aime et a voulu montrer. On peut citer des centaines d'autres exemples comme celui-ci, mais je ne crois pas que cela soit nécessaire pour prouver que le graffiti est effectivement un moyen d'expression.

Passons maintenant aux effets bénéfiques que les graffitis ont pour notre société. Ils nous permettent de savoir s'il y a des malaises dans notre société. Je m'explique par un exemple: vous vous promenez dans la rue et vous voyez un signe d'anarchie. Ne faut-il pas se demander pourquoi on a dessiné cela? Y a-t-il un problème relié à notre société pour que celui qui a dessiné ce graffiti en soit rendu là? Il n'est pas rare de voir des graffitis exprimant des préjugés racieux tant pour la couleur de la peau que pour la langue parlée. Il n'est pas rare non plus d'en voir contre les policiers. Pourtant, n'aident-ils pas à améliorer la société? C'est dans ces cas-là qu'on peut voir où il y a des malaises et où il

AFFITIS:

faut oeuvrer pour essayer de les enrayer. C'est sur ce point que je peux dire que les graffitis sont bénéfiques pour la société.

Abordons maintenant les graffitis sous un autre angle, c'est-à-dire comme étant un acte de vandalisme. C'est la manière dont on les perçoit habituellement et avec raison. Ce qui est dommage, c'est qu'ils brisent les choses. D'ailleurs, n'est-il pas décevant de voir un graffiti juste sur la nouvelle clôture que vous venez d'acheter? Le pire, c'est que ceux qui dessinent les graffitis ne se gênent pas. Ils font cela n'importe où, que ce soit sur les bancs publics, les murs, les arbres, les rochers ou encore sur les voitures. Ces graffitis ruinent ce qui nous entoure.

Ils enlaidissent nos villes et les font paraître comme des villes sales. Ils brisent aussi la nature. Par exemple, lorsqu'on prend la route de La Tuque, on voit très souvent des graffitis sur les rochers. Cela fait très contraste avec le paysage et brise sa beauté. Ces graffitis sont décidément beaucoup plus des actes de vandalisme que de l'art.

Pour continuer, qu'est-ce qu'on doit faire avec les graffitis? Je vous l'ai dit, je suis d'accord avec le fait que le graffiti est un moyen d'expression mais je crois tout de même que l'on devrait l'éliminer ou l'utiliser à de justes fins. Pour ce qui est de l'éliminer, j'ai bien l'impression que c'est quasiment impossible: il restera toujours quelqu'un pour dessiner un graffiti quelque part. Par contre, si on employait le graffiti pour aider notre société, ce serait superbe. On pourrait engager ceux qui dessinent des graffitis dans une société de publicité. On aurait de très belles publicités et on ne briserait rien autour de nous. Cela pourrait même être très lucratif. C'est certainement la meilleure chose que l'on puisse faire. Reste maintenant à la faire accepter et, croyez-moi, ça ne sera pas chose facile.

Pour conclure, j'aimerais vous rappeler que les graffitis sont d'excellents moyens d'expression et que, même s'ils sont des actes de vandalisme, ils peuvent nous aider à voir les problèmes de la société. Mais on pourrait rendre le graffiti profitable. Pour cela, il nous suffirait de l'inclure dans des sociétés de publicité et le problème serait réglé. Mais est-ce la meilleure solution?

[illegible] Tremblay
École Cité étudiante Roberval
Commission scolaire Roberval

Graffitis ÉDIFIANTS!

Pablo Picasso... Salvator Dali... Ces noms disent certainement quelque chose à la plupart des gens. Eh bien! Il n'y a pas si longtemps, leurs oeuvres étaient considérées comme de vulgaires barbouillages. L'art moderne, l'abstrait, le surréalisme n'étaient pas même admis en tant que moyens d'expression valables par le peuple! Aujourd'hui, leurs «barbouille» sont appelés chefs-d'oeuvre... Voilà donc ce qui m'amène à parler des graffiti. Les graffiti, que l'on va parfois jusqu'à taxer de n'être que pollution, sont, à mon avis, un excellent moyen d'expression, car, pour moi, tout moyen employé pour faire savoir à la société ce que l'on pense (et cela, sans lui nuire) peut être bénéfique.

Tout d'abord, l'existence des graffiti est due, selon moi, au fait que les jeunes ne possèdent pas vraiment de moyens de s'exprimer et surtout d'être entendus. À tous points de vue, leurs manifestations ne sont pas prises au sérieux. À preuve, sur le plan politique, la place des jeunes est totalement inexistante tandis que sur le plan socio-culturel, leur performance est souvent vue comme enfantillage ou simple passe-temps. Comment doivent-ils s'imposer? Peut-être par une création artistique «choc» que les gens ne peuvent feindre d'ignorer: le graffiti.

Aussi, je crois que le graffiti est une forme d'art parfaitement louable, puisque tout le monde le sait, l'originalité fait partie intégrante de l'art. Et si certains messages sont dérisoires, d'autres sont remplis de sens, si certains dessins sont ridicules, d'autres sont des oeuvres de «maîtres». Alors, preuves à l'appui, sur le plan artistique comme sur les autres, il ne faut jamais se fier à sa première impression.

Par contre, s'il est un facteur qui joue en la défaveur du graffiti, c'est certainement son avant-gardisme. Car, je pense que certains doyens (et même certains jeunes) de notre population ne sont pas encore prêts à accepter, aussi, à bien interpréter les messages qui sont véhiculés dans les graffiti. Ne dit-on pas «Autres temps, autres moeurs»? En regardant autour de nous, une vérité s'impose, inexorable: l'évolution amène la différence. Le graffiti est différent, alors peut-être entrerons-nous bientôt dans l'ère du graffiti?

En définitive, comme toutes les autres formes d'art, l'art du graffiti peut être très enrichissant. En regardant un graffiti, on peut toujours connaître un petit coin de l'âme de son auteur. Un graffiti, c'est souvent une philosophie de vie résumée en quelques mots... tout un tour de force!

Nadia Beaudoin
Polyvalente Saint-Damien
Commission scolaire régionale
Louis-Fréchette

SUS AU VANDA

Dans l'Antiquité, les tribus vandales ont envahi la ville de Rome. Leur acharnement à détruire est devenu légendaire au point que maintenant le mot vandale désigne quelqu'un qui endommage volontairement le bien d'autrui.

Le vandalisme est aujourd'hui présent presque partout dans les villes, mais il a pris une forme subtile: il se manifeste surtout par des graffitis. Je trouve cette forme d'expression intolérable car elle s'attaque à nos valeurs morales.

Premièrement, en portant attention aux graffitis, on trouve assez facilement deux catégories de vandales. La première catégorie regroupe les amoureux et les gens qui expriment leur intérêt pour la musique. Cette catégorie n'est pas très nuisible ni redoutable. Ses membres s'expriment discrètement sans porter atteinte à la société. La seconde catégorie est plus fanatique, donc plus redoutable. Ses membres expriment leurs opinions clairement et à la vue de tous. Ce sont eux qui représentent un danger pour l'esthétique des villes et pour nos valeurs.

Deuxièmement, il y a beaucoup de sites historiques au Québec. Ces sites sont souvent ornés de statues qui soulignent des événements importants de notre histoire et qui témoignent de notre culture.

Ces lieux sont des endroits privilégiés pour les vandales sans scrupule et sans valeur. Ces délinquants y expriment leur mépris pour la société en s'attaquant à notre fierté et à l'âme de nos héros. L'Église qualifie de sacrilège un tel comportement dans un cimetière, alors que beaucoup de gens tolèrent le vandalisme dans les lieux sacrés de l'Histoire.

De plus, le vandalisme coûte cher aux contribuables. Il y a des politiques d'intervention dans les municipalités pour effacer les graffitis. Mais il est trop tard car le mal a été fait. Il est difficile de surprendre les vandales mais il y a des moyens de les empêcher de commettre leurs crimes. Au Brésil, par exemple, les municipalités affichent des tableaux où les jeunes peuvent inscrire leurs graffitis en toute légalité. Cette opération a donné de très bons résultats. Aux États-Unis, il y a des écoles de graffitis où les jeunes apprennent à transformer leur agressivité en créativité. Ces jeunes sont souvent demandés pour décorer des lieux.

En conclusion, je m'oppose aux graffitis par fierté pour notre culture québécoise. Si on ne peut arrêter le vandalisme, espérons que les vandales évolueront un jour au point de comprendre ce à quoi ils s'attaquent et qu'ils se transformeront en artistes honnêtes et respectueux de leur culture.

Jean-François Ouellet
Élève secondaire
des Compagnons-de-Cartier
Commission scolaire des Découvreurs

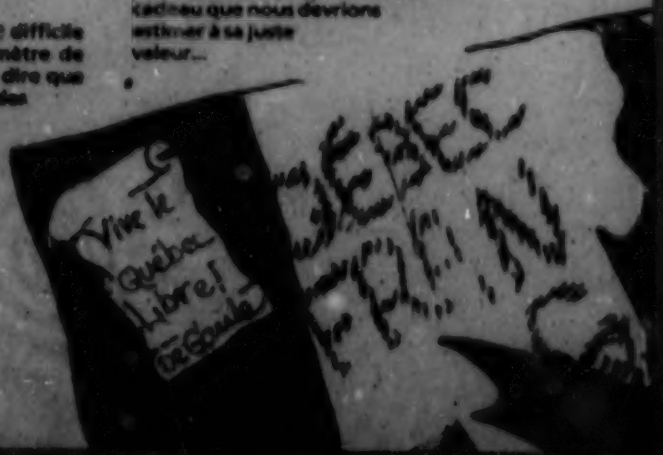
LISMI!

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN !

Montréal : ville cosmopolite, ville lumière, ville artistique. Et non seulement dans ses musées, mais également dans ses rues, sur ses murs... C'est un exemple parmi tant d'autres, car les graffitis se retrouvent partout, à ma grande joie, endossant ainsi une certaine controverse : fléau ou oeuvre d'art?

Les graffitis traduisent la réalité, souvent difficile à accepter. Ils sont comme un thermomètre de notre société. Ce n'est plus un secret de dire que les graffitis sont généralement l'oeuvre des jeunes. Immédiatement, on s'imagine des vandales, des voyous. Mais jamais il ne nous est venu à l'esprit que ce qu'ils griffonnent, c'est notre monde, notre mode de vie! Ce serait si simple de déchiffrer ces messages au lieu de passer outre. Il faut ouvrir les yeux devant les divers sentiments des jeunes qui y sont révélés : des sentiments de violence, de haine, et parfois de tendresse et de paix envers la terre et les gens qui y habitent...

Également, le graffiti est un mode d'expression pour l'artiste, un bon moyen de se faire connaître. Exemple frappant : Zidon, peintre et dessinateur montréalais, qui a fait ses débuts en dessinant des graffitis. Pour lui, c'était un moyen de communiquer avec les gens. Il voulait provoquer des réactions chez ces personnes, comme les faire rire, pleurer, réfléchir, seulement en se promenant dans la rue et en voyant ses dessins. À l'époque, il n'avait pu se trouver un emploi dans son domaine. Par conséquent, c'était le moyen idéal de continuer à faire ce qu'il aimait tout en faisant profiter la collectivité de son talent. Aujourd'hui, employé comme dessinateur pour une revue, il ne regrette aucunement ces moments de peur et d'envoûtante anxiété lorsqu'il peignait à toute vitesse au beau milieu de la nuit. Les dessins de Zidon sont un cadeau offert à tous et à toutes. Un cadeau que nous devrions estimer à sa juste valeur...



Aussi, les graffitis aident à embellir nos cités toutes bétonnées et impersonnelles. Les oeuvres faites avec des couleurs vives et gaies nous font oublier la triste grisaille de la ville. Les poèmes écrits d'une main experte et convaincue nous font réfléchir sur leurs thèmes. Un peu comme celui-ci que j'ai relevé sur le muret d'une maison abandonnée et que je me permets de retranscrire :

«Marchant de par les rues, ayant le coeur au chaud,
Habillé de haillons, jeune gamin meurtri,
Mendiant pour quelques sous, rêvant au paradis,
Qui comme demain sera toujours plus beau.
Du haut de ses six ans
Défiant la pauvreté
Contre son ennemi
Est-il sûr de gagner?»

Émile

Ça, c'est ce que j'appelle un *vrai graffiti*! Il nous touche droit au but : droit au coeur...

Comme aurait dit Shakespeare sur le débat entourant les graffitis : «Beaucoup de bruit pour rien.» Laissons ces artistes s'exprimer dans cette forme d'art difficile à effacer et à contourner. Il faut nous ouvrir aux appels que lancent ces jeunes artistes en herbe. Il faut ouvrir les yeux devant cette réalité de la société étalée au grand jour. Il faut ouvrir non seulement nos yeux, mais également notre coeur.

Hélène Lavictoire
École secondaire Fernand-Lefebvre
Commission scolaire de Laval

DES œuvres d'art SUR NOS MURS

Dans notre société, il existe des dessinateurs clandestins pour ne pas dire des barbouilleurs. On retrouve leurs graffitis dans les lieux publics, sur les murs de béton, sur les clôtures, le long des autoroutes, etc. Certains prétendent que ces manifestations sont les «œuvres» des jeunes, tandis que d'autres croient que le graffiti est artistique. Pour ma part, j'estime que cette forme de dessin n'est pas un mode d'expression acceptable. Premièrement, qui sont les auteurs des barbouillages qui colorent grossièrement notre environnement? Deuxièmement, quelles sont les raisons qui poussent une personne à dessiner sur les murs dans les endroits publics? Troisièmement, est-ce un geste acceptable dans une société civilisée la nôtre?

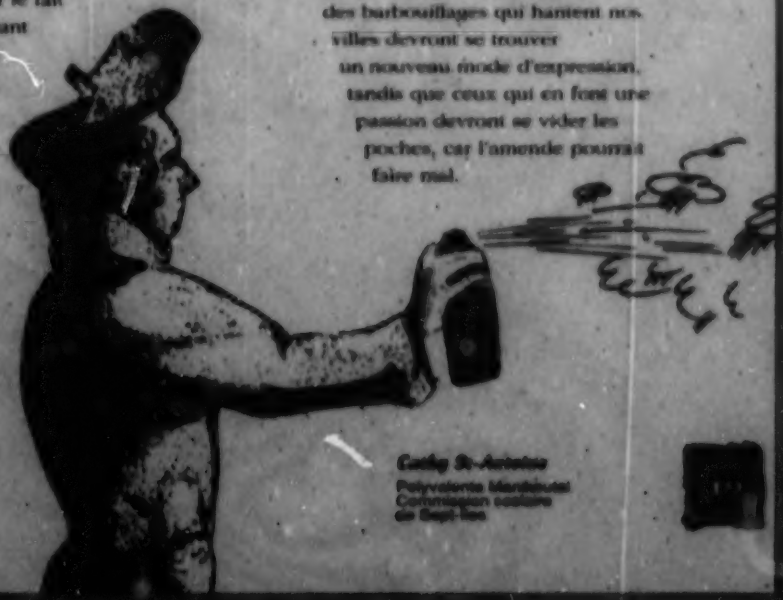
En premier lieu, il ne faut pas se cacher que la majorité des gens qui traînent dans la rue sont des jeunes. Voilà pourquoi certains prétendent que ces dessins clandestins sont les «œuvres» de voyous, de délinquants ou de vandales. Quoi de plus normal que d'accuser ceux qui sont majoritaires dans nos rues? Pour ma part, je crois qu'ils ont raison. Je m'imagine mal un homme dans la quarantaine, armé de son seau de peinture rouge, barbouillant un mur dans la rue. Par contre, d'autres prétendent que les auteurs de ces gribouillages sont des artistes. Je suis tout à fait d'accord. Il est vrai que, parfois, on retrouve des œuvres d'art sur nos murs. Mais alors, pourquoi ces artistes n'utilisent-ils pas leur talent à des fins plus rentables? Cette utilisation serait sûrement plus profitable pour tout le monde.

En deuxième lieu, il faut se rendre à l'évidence qu'il y a certaines raisons pour lesquelles les jeunes barbouillent dans les endroits publics. On entend souvent dire que pour eux, c'est une forme d'expression ou de défoulement. Il est normal que le jeune veuille s'exprimer. Mais, là où ça se complique, c'est quand celui-ci brime les droits de son entourage en barbouillant dans les lieux publics. Il existe une loi qui interdit les graffitis, et la personne prise sur le fait pourrait écoper d'une amende variant de cinquante à cinq cents dollars. Donc, avant de se défouler sur un mur dans la ruelle, l'adolescent devrait prendre conscience du mal qu'il fait aux autres et du risque qu'il prend.

En troisième lieu, nous en sommes venus à nous demander si ce geste est acceptable dans une société comme la nôtre. Comment se fait-il qu'il y ait tant d'écritures et de dessins informes dans des endroits qui appartiennent aux gens en général?

Tous ces graffitis choquent l'oeil et la fierté d'une belle ville. La société évolue et il ne devrait plus y avoir de ces «oeuvres» sur nos murs et autoroutes. J'estime que, à l'ère où nous sommes, barbouiller un mur est un geste de «non-savoir-vivre». Heureusement, depuis que la loi sur les graffitis a été imp[illegible]ée, on remarque une diminution de cette forme de vandalisme.

En conclusion, les jeunes auteurs des barbouillages qui hantent nos villes devront se trouver un nouveau mode d'expression, tandis que ceux qui en font une passion devront se vider les poches, car l'amende pourrait faire mal.



Cathy St-Antoine
Polyvalente Marsoui
Commission scolaire
de Sept-Îles

UNE FORME D'ART ... ?

MON oeil!

De tout temps, l'une des aspirations les plus profondes de l'homme fut certainement celle de s'immortaliser à son entourage les pulsions qui l'habitent, les sentiments qui peuplent son esprit et façonnent sa pensée.

C'est dans cette quête que l'on vit apparaître la musique et l'art, sous toutes ses formes, qu'il s'agisse des peintures rupestres de la préhistoire ou même, n'en déplaise à certains, des terribles graffiti.

Oui, je le clame bien haut, et sans qu'aucun doute ne vienne même partiellement voiler ma pensée : ces graffiti, qui ponctuent nos villes de leurs impudentes réflexions, constituent une forme d'expression absolument inacceptable! Ils représentent d'ailleurs une source de pollution pour l'environnement urbain, encouragent l'isolement social et présentent un danger, philosophiquement parlant, pour les valeurs sur lesquelles repose le genre humain.

D'une part, ces abominables graffiti se retrouvent partout : sur les murs, les affiches et même, pour ceux dont l'audace n'a de limite que leur habileté, dans le béton des trottoirs! Existe-t-il sensation plus désagréable que celle que l'on éprouve lorsque, au coin d'une avenue quelconque, alors que l'on exalte les mérites d'un bâtiment ayant défié les années, on aperçoit le fruit indélébile de l'imagination subtile d'un sinistre individu, s'apprêtant également à défier le temps?

D'autre part, ce mode d'expression contribue directement à l'instauration d'une société individualiste où les rapports interpersonnels seraient réduits à l'état de fantaisies et où une fraîche discussion deviendrait le propre des fous, des gens qui n'ont pas toute leur raison. En effet, ces «artistes du vandalisme» s'exécutent presque toujours clandestinement et rares sont ceux qui revendiquent leur méfait. Or, comment est-il possible d'expliquer l'existence d'une telle situation sinon par l'expansion de l'individualisme au sein de la société? Pourtant, nous vivons bien dans un monde où règnent la démocratie et, par principe, la liberté d'expression. Cependant, il existe des recours, des moyens qui nous permettent de bénéficier de ce droit d'opinion que nous nous sommes accordé au Québec, par exemple, il existe une multitude de journaux, d'hebdomadaires de quartier et de revues, avec toutes leurs «tribunes libres» et leurs «lettres ouvertes».

Il semble donc nettement inconcevable que tous ces «tribuns de la rue» ne puissent trouver d'autres moyens que le graffiti pour faire valoir leur point de vue. Mais pour les

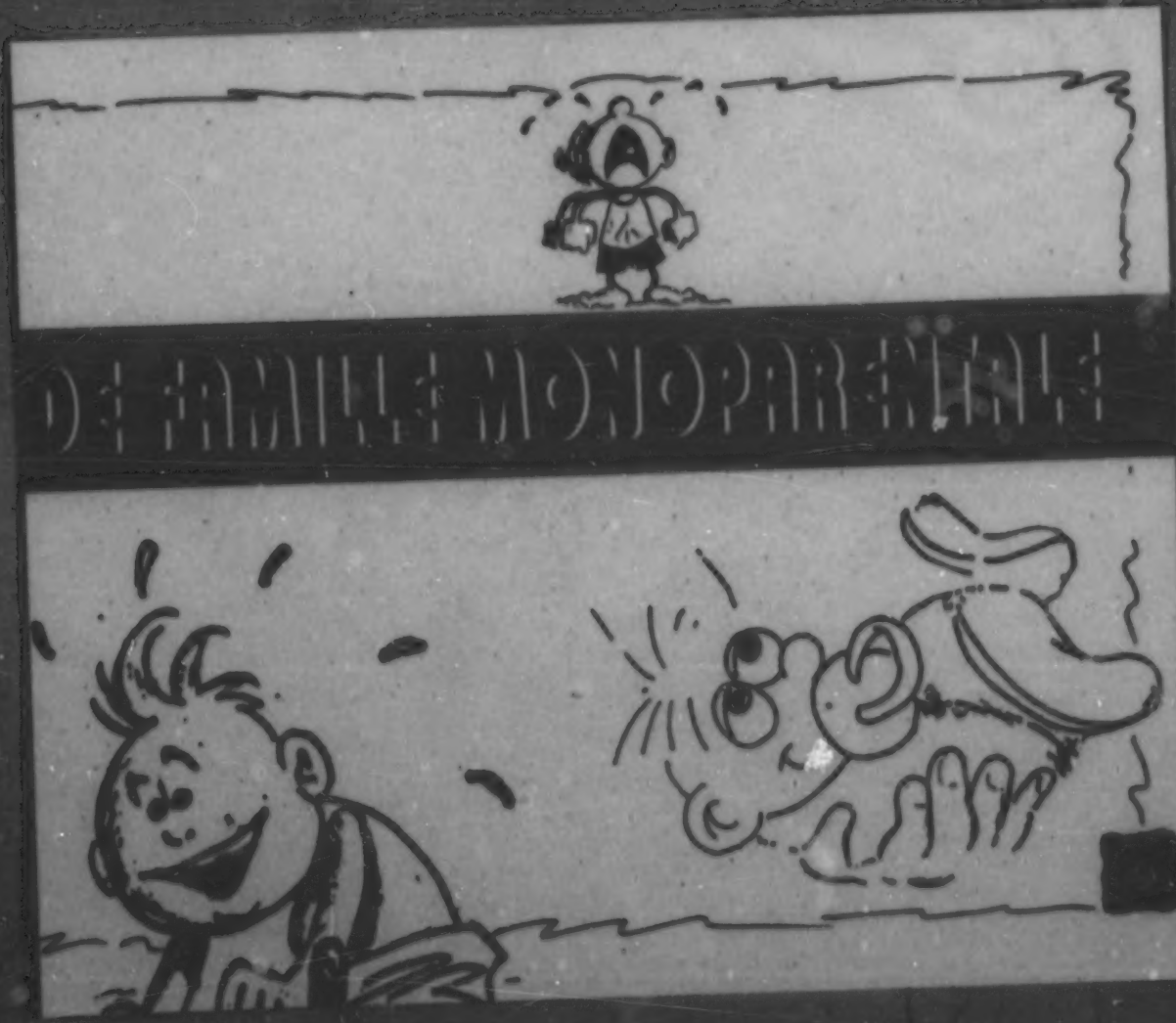
autres, les spécialistes du pinceau et de l'atomiseur, pourquoi ne prendraient-ils pas des toiles plutôt que de couvrir le béton des villes de leurs gribouillis ridicules?

Finalement, nous ne pourrions pas concevoir une réflexion sur les graffitis sans tenir compte des valeurs qui y sont véhiculées. Une étude menée récemment auprès de certains jeunes de mon milieu a révélé qu'une majorité d'entre eux ne partagent pas les idéologies que tentent de transmettre ces gribouillages grotesques. Qu'y a-t-il d'étonnant dans tout cela, si l'on considère que les principaux sujets traités par les graffitis relèvent de la sexualité, de la violence gratuite et de l'anarchie, en bref, des thèmes qui vont à l'encontre des fondements mêmes de la société dans laquelle nous vivons?

En définitive, et à la lumière des éléments que je viens d'exposer, je ne puis que réitérer ma farouche opposition à ce moyen d'expression qu'est le graffiti, puisqu'il pollue mon entourage, entraîne les gens à se refermer et prône des valeurs que je ne partage pas. Je crois qu'il est grand temps que la collectivité sévisse à ce sujet avant que, ses membres ayant sombré dans l'individualisme, elle ne soit appelée à disparaître dans les méandres de l'isolement...Comme le dit le proverbe : «La fin justifie les moyens».

Stéphane St-Hilaire
Collège Mont Saint-Louis
Montréal

PÈRE,
Deuxieme sujet


DE FAMILLE MONOPARENTALE

«L'habit ne fait pas le moine», dit-on. Alors, est-il juste de prétendre que les hommes ont la capacité d'élever leurs enfants seuls?

avec un peu d'amour

Je suis absolument certaine que toute personne de sexe masculin ayant un peu de volonté et d'amour pour ses enfants est capable d'élever ceux-ci sans l'aide d'une femme. Je crois que l'on attribue trop facilement le rôle d'éducatrice à la mère de famille. Peut-être est-ce par habitude, par instinct ou même par simple respect de la longue tradition familiale qui, depuis toujours, désigne la mère comme unique responsable de l'éducation de ses enfants? Peut importe, cette époque est maintenant révolue et les hommes d'aujourd'hui entrent, eux aussi, dans la grande ronde de l'éducation des enfants. Je considère ce phénomène comme tout à fait normal car les hommes ont tout ce qu'il faut pour réussir, autant sur le plan économique, que sur le plan social et affectif.

Avant tout, la plupart des hommes sont autonomes financièrement. Contrairement à plusieurs femmes chefs de famille, les hommes n'ont pas à se préoccuper d'argent. Ils ont pour la plupart des emplois stables et bien rémunérés. D'ailleurs, les statistiques le prouvent bien : au Québec, plus de 44 000 hommes vivent seuls avec un ou plusieurs enfants et 75 p. 100 d'entre eux n'éprouvent aucun problème financier. Ces hommes sont tout à fait autonomes et ne dépendent pas de leur conjointe, la plupart des femmes seules, chaque mois, doivent compter sur la pension alimentaire de leur mari. Il est bien connu que dans certains milieux de travail, les femmes sont encore victimes de discrimination.

Car à travail égal, elles reçoivent un salaire inférieur à celui des hommes. Cette réalité témoigne d'une étroitesse d'esprit ridicule, mais elle montre bien que, sur le plan financier, les hommes éprouvent moins de difficultés. Aucun problème ne se présente donc à ceux qui doivent élever seuls leurs enfants.

Ensuite, la société québécoise a beaucoup évolué depuis quelques années. Les vieilles mentalités sexistes ont presque disparu complètement de l'esprit des Québécois. Un père élevant seul ses enfants n'est donc plus une attaque à l'image de la société. Au contraire, il est très attendrissant de voir un homme faisant réciter les leçons de ses enfants ou achetant les souliers de sa petite fille. Il est temps que les rôles s'interchangent. À l'aube du XXI[e] siècle, il est rassurant de voir que notre société avance et que le fossé entre hommes et femmes rétrécit de plus en plus.

De plus, les hommes possèdent eux aussi cet instinct que l'on croyait l'apanage des femmes. Les hommes vivant seuls avec leurs enfants découvrent en eux une sensibilité jamais soupçonnée. Les hommes sont capables d'être doux, tendres, «maternels» avec leurs enfants. Ils représentent 17 p. 100 des 253 000 chefs de famille monoparentale et tous se disent heureux et valorisés par leur relation avec les enfants.

Si tous les hommes essayaient de prendre contact un peu plus souvent avec leurs enfants, il y aurait une forte diminution des conflits interpersonnels entre parents et enfants. Robert, un homme de 45 ans vivant seul avec ses deux garçons, est très satisfait de sa vie de père de famille. «Depuis quatre ans, je vis seul avec mes garçons. J'ai l'impression de découvrir mes enfants. Je les instruis, je les élève, je les aime. Jamais je ne pensais trouver le temps et la force de faire tout cela. Maintenant je me sens fort et j'ai l'impression de représenter à leurs yeux plus que celui qui ne fait que rapporter l'argent à la maison.»

En conclusion, je crois qu'il est possible pour un homme d'élever seul ses enfants. Plusieurs pères l'ont déjà fait et tous semblent trouver l'expérience merveilleuse. Un enfant a besoin de son père tout autant que de sa mère. Il est tout à fait aberrant de croire que l'éducation des enfants est une tâche strictement réservée aux femmes. Tout parent qui aime son enfant est capable de l'éduquer d'une manière très acceptable, peu importe son sexe. D'ailleurs, rien n'est plus satisfaisant que de voir son enfant grandir, apprendre et évoluer. En élevant leurs enfants, les hommes accomplissent une tâche qu'ils se doivent d'accomplir, ne serait-ce que par respect pour ceux à qui ils ont donné la vie. Après tout, l'homme est capable de tout, il suffit d'y mettre un peu d'amour.

Marjorie Bureau

École secondaire
François-Bourrin
Beauport

On dit souvent d'un nourrisson : «Ah! Ce qu'il peut ressembler à ses parents!» Mais certains n'ont qu'un seul parent : mère ou père. Une mère, c'est fréquent, on en a vu d'autres. Mais... un père? Même de nos jours, un homme peut-il vraiment s'occuper seul de ses enfants? Et pourquoi pas!

D'abord, tous les hommes ont déjà été élevés par des parents; même l'orphelin a eu une famille adoptive! Alors, c'est simple : ils n'ont qu'à suivre l'exemple!

D'ailleurs, on dit bien que l'erreur est humaine. Le problème des hommes-pères, c'est qu'ils ont peur de ne pas élever leurs enfants «comme il faut». Mais ces fameuses «gaffes» qu'ils ont peur de faire, les femmes-mères les ont toutes déjà faites avant eux. Pourquoi? Parce qu'on essaie toujours de faire de son enfant «le petit ange modèle». Mais ces petits agneaux dociles et parfaits n'existent pas! Donc, il y aura toujours des parents qui croiront avoir «mal fait»... et la terre continuera quand même de tourner. De toute façon, élever un enfant, c'est toujours nouveau, car chaque enfant est unique et chaque parent l'est aussi. On ne peut donc pas dire d'un parent qu'il élève son enfant mieux qu'un autre : sur quoi se baserait-on? Et puis, toute mère a déjà vécu l'expérience traumatisante du «premier petit». Elle a fait de son mieux, rien de plus, rien de moins. Alors, pourquoi un homme en serait-il incapable? Au début de la partie, tous les pions sont à la case «Départ»: les hommes primipares ont donc autant de chances que les femmes dans la même situation.

En outre, quand on pense à tout le travail qu'implique l'élevage d'un jeune être humain, les hommes se défilent souvent (et facilement) en disant : «Les enfants, c'est l'affaire des femmes». Eh bien, les femmes-mères

doivent aussi gagner leur vie! Elles subissent la fatigue, le stress et le fait d'être constamment au service des autres, avec un optimisme étonnant. Pourtant, elles ont, elles aussi, besoin de loisirs et de détente et ce, dans le peu de temps qu'il leur reste; elles arrivent toutes à trouver un compromis satisfaisant. Serait-ce donc que les femmes sont beaucoup plus courageuses, endurantes et débrouillardes que les hommes? Messieurs les offensés, réajustez vos cravates!

Mais, dans le fond, élever un enfant se résume en peu de mots : c'est d'abord lui fournir de quoi vivre sur le plan matériel, lui transmettre nos connaissances et certaines de nos valeurs et surtout, SURTOUT, lui donner une bonne dose quotidienne d'amour. Et l'amour, qu'on le veuille ou non, est aussi valable du côté paternel que du côté maternel. Ensuite, l'enfant saura faire lui-même son chemin dans la vie. Le grand départ, quoi! Quel déchirement! Mais peut-être est-ce aussi un soulagement? Car si la «faible femme» est capable de faire, d'un petit être influençable, un adulte digne de respect, l'homme aussi devra se soumettre aux «corvées de femme» telles que changer les couches, laver les vêtements, faire le ménage, le repassage, une cuisine équilibrée pour deux personnes aux goûts différents, jouer les gardiennes d'enfants, l'animateur de jeux et le grand protecteur, tout en travaillant pour gagner deux vies, bien sûr... et ce, jusqu'au jour béni où le rejeton volera de ses propres ailes!

En définitive, pour élever un enfant, tout ce qu'on a, c'est le modèle que nous ont laissé nos parents. Ensuite, chacun doit faire de son mieux avec ce qu'il a... et ce qu'il est. N'oublions pas non plus que, depuis l'arrivée de la femme sur le fameux «territoire réservé aux hommes», celle-ci doit combiner famille et travail avec tout ce que cela comporte. Alors, messieurs les hommes forts, attelez-vous! Aujourd'hui, la devise générale, c'est : «À bas les stéréotypes!». Mais l'égalité des sexes va dans les deux sens. Avis aux sexistes : vous qui avez toujours prétendu que l'homme peut tout faire mieux que la femme... eh bien, prouvez-le!

Chantale Vincelette
Polyvalente Charles-Gravel
Commission scolaire Vallin

LE DOUBLE DOUBTE RÔLE,

quelle tâche pour l'homme!

En 1990, à l'aube de l'an 2000, une série de menaces pèse sur la société québécoise et sur tout le continent nord-américain. Avec la venue de la femme sur le marché du travail, de nombreux conflits familiaux ont apporté une hausse alarmante du nombre de divorces au pays. Résultat? Un bouleversement total des valeurs familiales et l'avènement d'un problème majeur : les familles monoparentales. Mais que penser des quelque 44 000 hommes, au Québec, qui vivent seuls avec un ou plusieurs enfants à leur charge? Est-ce bien raisonnable de laisser à certains hommes la lourde tâche d'éduquer leurs rejetons et d'assurer à la fois, le rôle de père responsable? La réponse à cette question semble évidente : nous devons stopper dans les plus brefs délais ce fléau grandissant avant de voir la jeunesse sombrer dans la plus profonde déroute.

En premier lieu, notre bon raisonnement nous fera rapidement comprendre qu'il est simultanément impossible pour un homme de fréquenter le marché du travail, de s'occuper des travaux ménagers et de promouvoir l'éducation de ses enfants. Imaginons tout simplement le travailleur qui doit consacrer 40 heures par semaine à l'usine pour faire vivre sa famille : croyez-vous sincèrement qu'après une journée de labeur, lorsqu'il entre à la maison, il est motivé à faire le ménage, le lavage, le repassage? Mais surtout et avant tout, à prendre le temps de discuter avec l'enfant, de lui apprendre que telles actions, telles paroles sont mauvaises, d'enseigner au petit à respecter les autres, à bien se comporter en public, à demeurer honnête, juste, à ne pas faire de discrimination raciale, etc. Non, vraiment, en matière de temps, l'homme ne peut pas gagner le pain et faire parfaitement l'éducation des enfants.

Dans le même ordre d'idées, l'absence d'une présence paternelle sécurisante et le manque de communication et de toute forme d'autorité ouvriront à l'enfant les barrières de la délinquance. À l'adolescence, il est essentiel pour le jeune de pouvoir confier ses problèmes, d'échanger ses idées, ses vues avec ses parents sur la sexualité et sur bien d'autres sujets qui font partie de la vie courante. Si un adolescent connaît de graves difficultés au niveau des relations avec les autres ou parce qu'il a eu une rupture amoureuse déchirante, ou encore parce qu'il est emprisonné dans le monde de la drogue et qu'il n'a pas d'appui ou de soutien familial, il ne pourra que difficilement s'en sortir seul.

Par ailleurs, de nombreux sondages ont déjà prouvé que les femmes en général semblent manifester beaucoup plus de tendresse, de douceur et de patience envers les bambins que les hommes. Or, lorsqu'il est encore tout jeune, l'enfant n'a-t-il pas besoin de l'amour et de toutes les délicatesses d'une mère soucieuse de son bonheur? Voilà pourquoi il est primordial pour le jeune de bénéficier de toutes ces petites attentions afin de passer harmonieusement les étapes de son enfance. Car l'homme de par sa nature, bien que son amour pour l'enfant puisse être aussi important que celui de la femme, ne semble pas avoir autant de facilité à donner de l'affection, chose indispensable pour le jeune.

Bref, c'est pour toutes ces raisons qu'il paraît imprudent et irresponsable de laisser, lors d'une séparation, la garde des enfants à l'homme. Peut-être, en allant à la source même du problème, découvrirons-nous que la cause majeure de tous ces bouleversements réside dans le fait que notre société est en pleine mutation? Et ne voudrait-il pas mieux tenter de diminuer le taux de divorces par l'éducation et la sensibilisation des jeunes à cette calamité, plutôt que de vouloir inverser le rôle du père et de la mère? N'est-il pas plus intelligent de prévenir que de guérir? C'est le cœur battant que toute la jeunesse québécoise attend la réponse à cette question, pour une éducation de qualité.

Richard Baumont
École secondaire Beaurivage
Commission scolaire de Lotbinière

La divorce prénd une place très prôéminente dans la société actuelle.

On assiste présentement à une hausse considérable de familles monoparentales.

„C'est pourquoi, j'ai choisi de vous faire partager mes opinions sur ce sujet.

Je vais vous parler d'un cas bien particulier : le père, chef de famille monoparentale. Est-ce qu'un homme peut avoir la capacité de bien tenir maison, de pourvoir aux besoins de sa petite famille? Est-il possible que les enfants se sentent bien dans cette situation? Je vais essayer de vous le faire découvrir dans les lignes qui suivent.

Tout d'abord, je tiens à vous dire que tout le monde peut se sortir de façon magistrale d'un tel dilemme. Il ne faut pas oublier que vouloir, c'est pouvoir! Si chacun y met du sien et se sent apte à faire des concessions, on peut arriver à des compromis valables qui feront le bonheur de tous. D'après moi, les hommes, comme les femmes, ont les capacités requises pour affronter les nombreux obstacles de ce mode de vie, même si le chemin est parfois sinueux.

Plusieurs personnes pensent que les hommes ne sont pas assez minutieux pour accomplir toutes les corvées et les menus travaux. Pensez-y : un homme, faire le lavage, le petit déjeuner... Impossible! affirment certains. Cependant, je crois que ces quelques compatriotes ont des opinions bien arrêtées pour le moins désuètes. Est-il encore possible de croire à de telles sornettes? Pourtant, les gens se vantent d'avoir les idées larges... C'est à n'y rien comprendre! Il est faux d'affirmer que les hommes sont dans l'incapacité de se débrouiller avec les tâches de la maisonnée. Ils ne sont pas si démunis! Certains d'entre eux sont plus expérimentés que des femmes de ma connaissance...

Il ne faut surtout pas oublier de tenir compte des enfants. Comment se sentent-ils avec un seul parent? Il y a certainement des difficultés d'adaptation, mais elles sont vite aplanies si le père sait comment s'y prendre. Quand on se retrouve dans une telle situation, on se croit les seuls au monde qui doivent continuer à évoluer normalement avec ce problème. Il est temps de changer son fusil d'épaule. Les hommes qui vivent seuls avec leurs enfants représentent 17,5 p. 100 des familles monoparentales. C'est encore peu, mais cette tendance continue à croître.

L'homme a autant de capacité que la femme pour élever une famille. Le cas de mon oncle peut me servir d'exemple. Il s'est sorti haut la main de tous ses démêlés. Il a réussi à tirer des leçons de ses innombrables échecs auprès de ses enfants. Aujourd'hui, il est heureux et il forme, avec ses enfants, une famille très unie. D'après moi, le truc pour parvenir au bonheur est de ne jamais laisser un climat de vide s'infiltrer auprès des jeunes. En plus d'avoir perdu leur mère, ils ne se rendent plus à la même école, ils ne peuvent plus fréquenter leurs anciens amis... C'est ce

une famille sans mère

vide qu'il faut combler, coûte que coûte. Il faut apprendre à écouter les enfants, à déléguer en leur compagnie.

En terminant, je veux que vous preniez pleinement conscience que nos préjugés affectent souvent les personnes concernées. Aidons-les à traverser ces pénibles moments. Si vous avez peur que les enfants meurent de faim avec un homme, dites-vous bien que la cuisine, ça s'apprend. De plus, un homme peut suivre l'éducation de ses enfants sans problèmes. Cependant, un petit coup de pouce qui provient de son entourage ne fait pas de tort. Il faut avoir confiance en lui, en ses méthodes. Il n'en demande pas plus!

Nathalie Bastien
École secondaire L'Escale
Commission scolaire de Laval-Ouest

Durant les dernières décennies, nombre d'aspects sociaux se sont grandement modifiés au Québec. À l'aube de l'an 2000, nous faisons donc face à de graves problèmes de société. Un de ceux-là, l'un longtemps minimisé, fait aujourd'hui boule de neige. Je parle en fait du phénomène sans cesse croissant de la famille monoparentale.

Donc, une interrogation sérieuse se pose : «Est-il possible, pour un homme, d'élever seul ses enfants?» Pourquoi pas! Je crois honnêtement que la gent masculine peut très bien s'acquitter de cette tâche. J'ose même affirmer qu'elle peut s'en tirer avec des résultats plus qu'impressionnants.

A priori, j'estime qu'un homme est tout aussi capable qu'une femme d'assumer les responsabilités de chef de famille monoparentale. On crie tout haut, en le prouvant à l'aide des statistiques, que ceux-ci représentent 17,5 p. 100 de ces chefs . Mais, qu'advient-il de l'autre 82,5 p. 100? Ce sont ces femmes et moi ne croit nécessaire de douter de leur crédibilité de parent. Ferions-nous à nouveau face à un problème de discrimination? Personne ne se demande si elles sont capables ou non d'éduquer seules leurs enfants. Dans cette société supposée évoluée, on affirme les yeux fermés qu'elles le sont. Alors, pourquoi être ambivalent face à leurs homologues masculins? Si mesdames nourrissent l'instinct maternel, alors, messieurs nourrissent l'instinct paternel. Si mesdames peuvent être «mère-père», alors, messieurs peuvent l'être aussi. Élever sa petite famille ne devrait pas être une question de sexe mais bien une question de capacité.

De plus, je soutiens le fait qu'un homme, le moindrement débrouillard, s'arrange fort bien seul avec ses bambins. Lors d'une séparation, c'est le confort de l'enfant qui prime. Il est probable qu'il serait nuisible pour le bien-être de l'enfant d'habiter sous le toit de sa mère. Celle-ci, pour diverses raisons comme l'alcoolisme, la maladie, l'insécurité financière, pourrait être inapte à prendre soin de ses enfants. C'est alors qu'il ne faut pas hésiter à en confier la garde au père. Bien des gens prétendent qu'un père, seul, n'apporte pas tout l'amour nécessaire au développement de sa progéniture. Trêve de plaisanteries! Nous ne sommes plus à l'ère des tabous des années 1900. Un homme tout comme une femme, ressent des émotions, vit des sentiments, est capable de donner de l'amour, de l'affection et de la tendresse. Un homme n'est point une statue de plâtre, c'est un être humain. Et, une des caractéristiques fondamentales de l'humain est sa capacité d'aimer, donc, je ne vois aucun problème sous cet aspect.

Pour continuer, je suis parfaitement consciente de la difficulté d'assumer seul le double rôle de père et de mère. Aucun doute que cela se définit comme une tâche ardue. De nos jours, le bloc familial traditionnel existe de moins en moins. Alors, on doit accepter cette réalité, souvent triste pour l'enfant, qu'est la famille monoparentale. Un père ne remplacera jamais une mère et vice versa. Cependant, les faits sont là. Au Québec, on trouve 253 000 familles monoparentales. De ce nombre, 44 000 reposent à leur tête des hommes. Ces hommes, tous différents les uns des autres, feront un jour face à la même question innocente mais embarrassante de leur chérubin : «Pourquoi n'ai-je pas de maman, moi?» Ce sera alors à eux à composer avec cette situation et à en présenter les meilleurs aspects en tenant compte, bien sûr, de la vérité. Je ne suis pas inquiète pour eux, ils sauront quoi répondre et le feront bien. Pour moi, un homme peut élever sa famille avec les mêmes difficultés et les mêmes joies qu'une femme seule.

En somme, je maintiens à nouveau qu'un homme est parfaitement capable d'élever seul ses enfants. Je pense qu'il suffit de beaucoup de bonne volonté et d'amour. Une famille monoparentale ne deviendra jamais un noyau familial complet. Je crois que c'est quelle même mieux que de vivre au sein d'une famille déchirée. Peut-être, un jour, renaîtra la valeur de la famille. C'est à nous, la nouvelle génération, d'essayer de réparer les pots cassés des dernières années en reconstituant la famille. Est-ce une mission impossible?

Julie Carrier
Polyvalente Marguerite-Bourgeoys
Commission scolaire régionale de la Péninsule

je vais être en retard

«Dis, papa, est-ce que tu veux me raconter une histoire? Est-ce que l'on ira au parc demain?» Autrefois, un enfant n'aurait probablement pas osé demander cela à son père. Mais aujourd'hui, par rôle de chef de famille on n'entend plus la même chose. Les hommes sont souvent appelés à élever seuls leurs enfants.

Je suis tout à fait certaine qu'ils en sont capables. C'est pourquoi, pour essayer de vous en convaincre, je parlerai d'abord du phénomène de la famille monoparentale, ensuite des nouvelles responsabilités que les hommes se sont vu attribuer et pour terminer, de ce qu'une relation père-enfants peut apporter de positif.

Premièrement, bien des choses au niveau de la famille ont changé. Nous assistons chaque année à l'éclatement de centaines de familles au Québec. «Aujourd'hui la noce, à quand le divorce?», dira-t-on. Ce qui entraîne une hausse du nombre de foyers monoparentaux qui est de 253 000. Avec l'avènement de la libération de la femme, les couples ont appris à se partager les tâches et les responsabilités qu'encourt une famille. De plus en plus de femmes retournent sur le marché du travail. D'après le journal La Tribune, 30 p. 100 des femmes au foyer rendent ainsi leur tablier. Il n'est donc plus rare de voir un homme passer l'aspirateur ou laver la vaisselle, le samedi avant-midi. Malgré cela, plusieurs mères, après un divorce, se retrouvent sans le sou et se voient obligées de confier la garde des enfants à leur conjoint. C'est le cas de 57 p. 100 des femmes divorcées, mentionnait La Presse.

À cause de cela, les hommes ont dû apprendre les hauts et les bas de la vie d'une ménagère. Dans «leur temps», le père était l'autorité suprême à la maison, et souvent aussi les corrections... Absent le jour afin de faire vivre sa famille, la mère restait seule avec ses enfants et c'était donc elle qui les éduquait. Aujourd'hui, les hommes sont beaucoup plus présents auprès de leurs fils ou filles. À la

suite du sondage effectué ici, à Le Ber, 80 p. 100 des étudiants l'ont affirmé. Les hommes ont des responsabilités qui, autrefois, incombaient à la femme. Si, de nos jours, hommes et femmes sont égaux, ces messieurs sont aussi capables que ces dames d'élever leur progéniture. Ils sont 44 000 à pouvoir le prouver.

À tous les coups, un papa tout fier sortant de l'hôpital avec son bébé dans les bras n'a qu'une seule idée en tête : offrir ce qu'il y a de mieux à son bambin, partager avec lui ses expériences d'enfance et le voir grandir. Serait-ce cela l'instinct «paternel»? Si les femmes en ont un, pourquoi pas les hommes? Qui pourrait mieux comprendre un adolescent ayant des problèmes qu'un père ayant passé par la même situation? Ou une jeune fille qui se demande ce qui peut bien trotter dans la tête de son ami? Un papa peut offrir plusieurs choses à un enfant. Un homme qui élève le sien seul apprend à mieux le connaître, et vice versa.

Alors pourquoi, après tout cela, un homme ne pourrait-il pas prendre soin seul de ses enfants? Le papa d'aujourd'hui n'est plus le papa d'hier. Nous faisons partie d'une nouvelle génération où les deux sexes sont égaux. Les pères gardent donc leur titre de chef de famille avec, cependant, une petite nuance de sens.

«Vite, papa, je vais être en retard à la garderie!»

Catherine Boutin
Polyvalente Le Ber
Commission scolaire catholique de Shawinigan

Les jeu

troisième sujet -

es et le
al
études

NAUFRAGE en crinoline

Dans quelques mois, nous nous envolerons vers une nouvelle existence. Cet établissement autour duquel on a esquissé tant de scénarios de liberté et de changements se transformera en un milieu de vie; le cégep deviendra une réalité. Pourtant, avant de se lancer tête baissée dans cette aventure excitante, on célébrera le fabuleux bal de fin d'études, fête où l'on grimacera un dernier pied de nez à l'école secondaire. Bien que ce bal représente une occasion importante à souligner, je trouve totalement ridicule d'investir des sommes folles pour une soirée bien éphémère...

En premier lieu, l'utilité de vider son portefeuille de la sorte ne repose sur aucun fondement. Bien sûr, une robe époustouflante, trésor d'excentricité sorti directement d'une prestigieuse boutique de centre-ville, épatera la galerie. Néanmoins, le vêtement séjournera irrémédiablement dans le placard de la propriétaire sans que cette dernière ne lui découvre d'autre rôle que celui de susciter chez elle un brin de mélancolie au souvenir de cette merveilleuse soirée que représenta son bal de fin d'études. Certains clament que le costume enfilé à cette occasion trouvera place dans une soirée subséquente tel un mariage. Cependant, la gent entretenant le moindre soupçon d'orgueil jugera indispensable de flamber une fois de plus quelques centaines de dollars pour se procurer de nouveaux atours. Simple question d'honneur. Il est impensable de reporter le même habit ou la même robe! Même situation pour la bague de graduation. Ne me dites pas qu'un simple bijou, si sublime soit-il, transformera l'avenir plein de promesses du sortant ou de la sortante qui le porte! Vraiment, investir autant ne contribue qu'à appuyer la vanité qui nous habite.

En deuxième lieu, songez que certains élèves ne possèdent pas un portefeuille assez garni pour s'offrir une tenue à tout le moins «présentable» pour l'occasion. Tout le monde aime faire bonne figure. Tout le monde aime capter les regards, même si parfois le rouge nous monte aux joues en percevant les yeux d'un admirateur éperdu posés sur nous. Tout le monde souhaiterait que les prochains sortants et sortantes reparlent encore l'année suivante de l'incroyable ensemble de taffetas couleur isabelle que l'on arborait fièrement à ce moment-là. Pourtant, des élèves peu fortunés optent chaque année pour la solution de dernier recours : ne pas se présenter au bal. Pourquoi? Ils préféreraient mourir plutôt que d'y mettre

les pieds vêtus d'un ensemble moins onéreux. Ils savent trop bien que les autres passeront en revue avec soin ce que chacun portera ce soir-là. Ces élèves se priveront de la magie et de la féerie [illegible] par cette fête...

En troisième lieu, chacun sait à quel point les études collégiales et universitaires engendrent des frais de toutes sortes: coût d'un appartement, des livres, de la nourriture et du transport, pour n'en nommer que quelques-uns. Lorsqu'on termine ses études secondaires, on se doit de prévoir de l'argent pour l'année à venir. On se doit d'économiser. Le costume pour le bal de graduation n'occupera sûrement pas le premier rang quant à l'importance d'y investir. Manger et se loger passent bien avant. Peut-être que les centaines de dollars jetés par la fenêtre brilleront par leur absence l'année suivante. Alors, on regrettera amèrement de ne pas avoir songé plus tôt aux

effets néfastes de telles gâteries. On ne peut rembobiner le film et reprendre la projection au moment crucial où nous opérions le choix fatal. On ne peut pas revenir en arrière. Les diplômés de l'université n'organisent pas de fête aussi fastueuse parce qu'ils croulent littéralement sous les dettes et l'épuisement conséquente à leur labeur. Donc, comme dit le proverbe, il vaut mieux prévenir que guérir...

En conclusion, je trouve inacceptable les dépenses démesurées en de telles circonstances. Il faut tenir compte de nos études à venir et faire un choix éclairé malgré notre orgueil. Le bal de fin d'études représente le résultat de cinq années d'efforts. Aussi, on mérite grandement une petite gâterie en récompense. Seulement, on peut [illegible] couler l'année suivante à cause d'un naufrage financier... en crinoline.

Julie Gobeil
École Mercier-Raymond
Commission scolaire Les-Témiscamingues

Au cours des derniers mois les proches des élèves de cinquième secondaire ont pu remarquer une atmosphère étrange chez ces derniers: leur bal de fin d'études secondaires approche.

Comme chacun sait, une très grande quantité d'argent est dépensée par les sortants lors de ce bal. «Est-ce que ça en vaut vraiment la peine?», diront certains. Comment faire comprendre à ces gens l'importance de cet événement aux yeux des jeunes? S'ils pouvaient comprendre ce que représente cette aventure pour les diplômés (ou presque), ils seraient honteux de penser au côté monétaire de la chose. Comme vous pourrez le constater, je fonderai mon opinion sur trois aspects: premièrement, la transition entre deux vies qui s'effectue lors du bal, deuxièmement, les circonstances exceptionnelles de ce bal, et finalement, le fait que les jeunes se sentent à ce moment fiers d'eux, de leur réussite.

Tout d'abord il faut comprendre cette obsession qu'ont les jeunes pour le bal. Après tout, cet événement représente beaucoup de choses pour eux. Il y a, bien entendu, la fin des études secondaires, cet épisode si marquant pour tous. Mais pour la plupart d'entre eux, ça représente bien plus une transition qu'une fin. En effet, après les études secondaires, qu'y a-t-il? Soit le cégep, soit le marché du travail. Dans les deux cas, il s'agit d'une façon de s'accomplir bien différente de celle que ces jeunes ont connue jusqu'à maintenant, et ce, pour deux bonnes raisons. La première, c'est que, partant d'un milieu très encadré (surtout pour les écoles privées), ils se retrouvent dans un monde nouveau où ils décident s'ils doivent travailler ou s'ils doivent se traîner les pieds. Désormais plus personne ne les force, ils possèdent la source errante: la liberté (pour le marché du travail, je crois bien qu'il y a assez de programmes gouvernementaux pour ceux qui font le deuxième choix. Pour ce qui est du cégep, les profs ne font pas vraiment de cas des inepties des jeunes). La deuxième raison du changement, c'est le cheminement libre. Eh oui! Ceux qui veulent travailler décident quel genre d'emploi ils désirent obtenir (tout en restant réaliste), et ceux qui vont au cégep choisissent une grande partie de leurs cours. Alors, comment voulez-vous que les jeunes ne soient pas exaltés par ce merveilleux passage d'un état à l'autre? Et le bal est le meilleur outil pour célébrer ce pont qu'ils franchissent.

De plus, ce bal, tout en restant très représentatif, a une importance incroyable dans la vie sociale des sortants. Pourquoi? Tout simplement parce que, pour la plupart d'entre eux, ce bal est le premier de leur vie! Même que, pour certains, ce sera le seul auquel ils pourront assister dans toute leur existence. Imaginez! Un bal comme on en voit à la télévision : les gens bien vêtus, bien parés, des gens qui ont du plaisir. «Enfin je vais pouvoir entrer à l'heure que je voudrai!» disent certains, et d'autres de répliquer: «Oui! Et il n'y aura que des jeunes qui se connaissent et s'apprécient.» Ah! Que c'est beau de les entendre discuter de bonheur futur, de les voir sauver seulement en pensant à cet épisode si important de leur vie. Peut-être aurons-

ils d'autres bals, mais celui-là restera toujours un peu spécial, car c'est **leur bal.**

D'autre part, il ne faut pas oublier que cette cérémonie est destinée en grande partie à féliciter les sortants pour leur travail acharné durant cinq longues années. Il faut montrer à ces vainqueurs que leurs efforts méritent d'être récompensés. Ils ont franchi avec succès un obstacle qui s'offrait à eux. N'est-ce pas là une bonne source d'encouragement? N'est-ce pas là une célébration qui mérite d'être vécue, à n'importe quel prix?

En somme, à cet âge, c'est l'insouciance, c'est la joie de vivre. C'est l'âge où les gens ont tendance à profiter des bons moments. L'argent de poche qu'ils obtiennent ne peut que servir à la dépense. Ainsi, dépensant leur argent un peu partout, lorsqu'une occasion importante se présente, il est évident qu'ils y mettent le paquet pour en tirer le maximum de satisfaction. Triste fait? Pas du tout. En fait, lorsque les jeunes commenceront à se soucier de leur avenir au point où ils se priveront de dépenser pour leur bonheur immédiat, nous ne devrons plus parler d'eux comme d'adolescents, mais plutôt comme de jeunes adultes ayant perdu la vitalité d'autrefois.

Marc Paré
Polyvalente A.-Corbeil
Commission scolaire des Manoirs

QUE LA FÊTE COMMENCE!

Très bientôt, les élèves du secondaire auront terminé leur année scolaire et les vacances seront bien appréciées. Pour les élèves de cinquième secondaire, un dernier événement majeur marquera la fin de l'année. Ils l'auront organisé dans les moindres détails et en auront rêvé plus d'une fois : le bal de fin d'études secondaires! Une question m'a été posée : «Est-il raisonnable de dépenser beaucoup d'argent pour fêter la fin des études secondaires?» Je ne crois pas! Le côté «Cendrillon», l'aspect économique, bien sûr, et la maturité parfois douteuse des jeunes sont trois facettes du bal de fin d'études qui expliquent ma position.

une mine d'OR!

POUR QUI?

Tout d'abord, l'aspect «Cendrillon». Un tel bal a des effets psychologiques importants qu'il ne faut pas négliger. Les jeunes imaginent cette fameuse soirée comme un moment féerique où tous et toutes seront galamment vêtus, où le champagne fera pétiller leurs yeux, où un chauffeur de limousine les attendra... Les jeunes filles veulent des robes de satin, un maquillage parfait et leurs cheveux en chignon. Quant aux garçons qui rechignent à l'idée de porter une cravate, ils ne disent pas non au noeud papillon et aux souliers cirés! Ce bal réjouit les «beautés fatales», mais qu'arrive-t-il aux jeunes filles trop petites ou trop obèses pour porter ces robes de femmes, aux garçons trop timides qui n'osent pas demander aux filles de les accompagner? Ils deviennent complexés! À plusieurs reprises, j'ai vu jeunes hommes et jeunes filles se ronger les ongles en pensant à la date fatidique. Ils ont peur d'être seuls, ou de ne pas être assez beaux. Ils croient que l'on rira d'eux car ils sont des ratés! À un âge où l'on ressent le besoin d'être bien perçu, le bal est plutôt un anéantissement de la personne. En effet, ces jeunes sont prêts à tout faire pour projeter une image qui n'est pas celle de leur vraie personnalité.

Économiquement, les gens du secteur hôtelier, du secteur vestimentaire et ceux de la location d'automobiles diront qu'un bal de fin d'études est une mine d'or. Pour les jeunes, il constitue, en fait, une faillite personnelle! La plupart des jeunes doivent assumer eux-mêmes les coûts du bal. Cela signifie qu'ils doivent travailler à temps partiel et, du même coup, négliger leurs études. Beaucoup de sacrifices sont faits pour le bal. Il n'est pas rare d'entendre un jeune refuser d'accompagner ses amis au cinéma ou au restaurant en disant : «Je m'excuse, mais je dois économiser pour aller au bal.»

Légalement, il existe une loi qui dit qu'un jeune n'ayant pas dix-huit ans ne peut signer aucun contrat. Cette loi déclare les jeunes incapables de prendre une décision réfléchie et a pour but d'éviter les achats trop onéreux. Il devrait en être autant pour un événement aussi dispendieux qu'un bal. Il est aberrant de voir tout le

temps et tous les dollars qui y sont investis. Ce bal, qui flambe toutes les économies des jeunes gens, ne dure qu'une soirée! Les adolescents pourraient passer plusieurs soirées entre eux et avoir autant de plaisir pour beaucoup moins cher!

Évidemment, il est impossible de ne pas penser à ce que symbolise un bal. On dit qu'il est un catalyseur et que c'est souvent au cours de cette soirée que les adolescents sont projetés dans le monde adulte, que les jeunes filles prennent conscience de leur féminité, etc. Tout de même, ce n'est pas une soirée qui rendra des adolescents de dix-sept ans adultes, matures et responsables! La maturité, c'est bien connu, s'acquiert lentement, après plusieurs expériences de vie. Le nombre d'accidents de la route causés par une surconsommation d'alcool lors d'un bal le prouve bien!

En conclusion, je crois que les jeunes gens ne devraient pas dépenser des sommes aussi faramineuses que cinq cents dollars pour un bal de fin d'études secondaires. Il faut se rappeler que le bal peut être magique pour certains, mais aussi catastrophique à bien des niveaux pour beaucoup d'autres. Cette soirée, en plus de les ruiner, risque de les imprégner de souvenirs qui ne reflètent guère la réalité.

En effet, même s'ils ont terminé leurs études secondaires, les jeunes devront surmonter une foule d'obstacles plus difficiles les uns que les autres. Il n'y a pas là, selon moi, de quoi se réjouir...

Manon Bolduc
École secondaire Mont-de-la-Salle
Commission scolaire Chomedey de Laval

UN RENDEZ-VOUS AVEC l'histoire

Je me suis intéressé au sujet concernant les jeunes et le bal de fin d'études, car cette «fameuse» question sur le fait de dépenser une fortune pour souligner la fin des études secondaires me trouvait. En effet, même si ce n'est point là un sujet à la mode dans mon collège, j'ai tenté à maintes reprises d'obtenir l'opinion de mes camarades sur l'impossibilité de la somme à débourser en vue du bal des centaines. Évidemment, sur ce point, personne n'osa me divulguer son opinion. Ou bien ce sont leurs parents qui payent sans se poser de questions, ou bien ce sont eux qui se sentent prêts à encaisser cette dépense astronomique, sans rouspéter. Peut-être est-ce là notre société qui leur impose ce choix, peu judicieux sans doute. Certes, certains vous diront, à regret peut-être, que le bal est l'oasis trouvé au bout de cette longue et pénible marche à travers le long désert que sont cinq années au secondaire. De toute façon, on ne vit pas un rendez-vous avec l'histoire, cette histoire d'un soir, d'un bal, d'une nuit, et dont on se souviendra toute une vie. Hélas, ces belles paroles n'auront rien changé à mon opinion: le bal de fin d'études représente une dépense irraisonnable, et cette tendance n'ira qu'en augmentant si personne ne se lève à temps pour faire changer les choses!

Le premier aspect de ce problème s'étend à la fois sur le plan personnel et familial. En effet, je cherche à comprendre pourquoi nos parents, qui, pour la plupart des élèves de cinquième secondaire, payent la totalité ou la majorité des frais de bal, acceptent-ils ce gaspillage? Sur ce point, je ne vois que deux explications: primo, les parents de mes camarades, se trouvant pour la plupart dans une situation économique fort enviable, donneraient n'importe quoi pour que leur «petit fils» s'amuse comme un fou en ce jour sacré. Ou bien assistons-nous là à un exemple de charisme familial à son apogée, où alors les parents agissent de la sorte pour leur «ego» personnel. En effet, quelle satisfaction pour

eux que leur enfant soit le plus beau et le plus chic de tous au bal. Mais regardez l'envers de la médaille, la face cachée de certaines banlieues défavorisées de Montréal, et vous remarquerez alors la grande injustice que subissent ces enfants «malchanceux», issus de parents pauvres.

Pour eux, ce serait la honte de leur vie que de ne pas être vêtus d'un smoking à cette soirée, et tout cela parce que leurs parents n'ont pas le capital nécessaire pour se permettre une telle dépense. En fait, le seul billet d'entrée qui coûte environ cent dollars peut signifier pour eux un sacrifice énorme. On pourrait croire que je vais là aux extrêmes, mais quand on pense que près de vingt pour cent des habitants de la région de Montréal vivent sous le seuil de la pauvreté, on se ravise vite. Voilà le tableau: l'argent a fait son œuvre et l'artiste, c'est-à-dire la société, est découvert!

Sans doute, l'aspect social joue un rôle prédominant dans cet événement. En effet, les dépenses gargantuesques effectuées à ces bals de fin d'études ne sont que le reflet de notre société de consommation. Le luxe a son prix, et c'est pour cela que les grands hôtels font de petites fortunes en louant leurs salles de bal à différents établissements scolaires vers la fin juin. On spécule sur ce moment privilégié de la vie d'un adolescent. On accepte de payer le prix car on n'a plus le choix, on est trop «petite» pour dénoncer ce crime. Car, dans notre société, pouvoir et argent ne forment plus qu'un seul et même mot : le capitalisme.

Bref, plus le temps avance, plus on s'enfonce dans ce dernier sprint, cette dernière décennie avant l'an 2000, et bien plus cher il coûtera ce bal. En fait, bal et dépenses deviendront des conventions, c'est normal... Après cela, qui osera dire que l'argent ne fait pas le bonheur? Du moins, moi, je suis convaincu qu'on ne paye pas pour l'événement, mais parce qu'on nous l'impose ainsi...

Claudie Ramirez
Collège Jean-de-Brébeuf
Montréal

Dès le mois de septembre, il n'y a qu'une phrase qui court sur les lèvres des élèves de la cinquième année du secondaire: le bal des sortants. Nous voulons tellement que cette fête soit réussie que nous allons débourser jusqu'à cinq cents dollars pour faire de cette soirée un moment inoubliable. Je suis pour cette dépense, car cette fête marque la fin d'une étape importante de notre vie et elle doit être célébrée de grandiose façon.

Bien sûr, certains diront que cette dépense est inutile. Mais je pense qu'un élève, qui a travaillé et étudié rigoureusement pendant cinq ans, a droit à une récompense du genre. De plus, les vêtements achetés par le sortant pourront être utilisés en d'autres occasions, comme le bal des sortants au cégep.

Depuis notre entrée à la polyvalente, nous attendons ce bal avec impatience. Alors, nous payons de tels montants pour que cette soirée soit inoubliable et surtout pour que celle-ci sorte de l'ordinaire et ne ressemble pas à une traditionnelle disco. Je suis convaincu que le prix payé pour cette soirée est lié au plaisir et à la joie apportés par celle-ci à chaque sortant.

Enfin, ce bal marque véritablement la fin de l'étape la plus importante de notre vie: l'école secondaire. C'est elle qui nous fait acquérir notre maturité et tous les éléments essentiels à la réussite

personnelle. Aussi, cette fête est souvent la dernière occasion de notre vie pour rencontrer certaines personnes dont le chemin est différent du nôtre. Donc, il est primordial que ce bal soit célébré majestueusement. Peu importe le prix, ce bal doit être inoubliable.

Pour conclure, lorsqu'un adulte veut réaliser l'un de ses rêves, que ce soit un voyage ou un manteau de vison, personne ne le critique. Mais lorsque l'élève de la cinquième année du secondaire veut réaliser le sien, son rêve, on dit que c'est de la folie de dépenser cinq cents dollars. Je pense qu'il faudrait y réfléchir. De plus, il ne faudrait pas oublier qu'un bal de fin d'études au secondaire, ça n'arrive qu'une fois dans notre vie.

Patrick Dumont
Polyvalente Gabriel-Lacourse
Commission scolaire de La Tourelle

REMERCIEMENTS

Les illustrations du présent recueil ont été réalisées par les élèves suivants que nous remercions chaleureusement :

Frédéric-Charles Brisebois
Polyvalente La Camaradière
Commission scolaire
régionale Chauveau

Alain Dubois
École secondaire Antoine-Brossard
Commission scolaire de Brossard

Yanick Esserlaise
Polyvalente de Charlesbourg
Commission scolaire de Charlesbourg

Alexandre Giroux
Polyvalente La Seigneurie
Commission scolaire Beauport

Simon Talbot
Polyvalente institutionnelle
de Loretteville
Commission scolaire
régionale Chauveau

Sara Tremblay
Polyvalente La Camaradière
Commission scolaire
régionale Chauveau

La Direction du développement de l'évaluation du ministère de l'Éducation remercie également les personnes suivantes qui ont contribué à la réalisation du présent recueil :

- Les auteurs et les auteures qui ont autorisé la publication de leur texte d'opinion.
- Les enseignants et les enseignantes qui ont supervisé et animé les équipes de correction en 1990 :

M^me^ Jocelyne Auclair
COMMISSION SCOLAIRE
RÉGIONALE CHAUVEAU

M^me^ Monique Bernard
COMMISSION SCOLAIRE
DE CHARLESBOURG

M. Lévis Bouchard
COMMISSION SCOLAIRE
RÉGIONALE CHAUVEAU

M^me^ Mireille Brunet
COMMISSION SCOLAIRE
RÉGIONALE DE CHAMBLY

M. Jean Cloutier
COMMISSION SCOLAIRE
DE LA CÔTE-DU-SUD

M. André Desjardins
COMMISSION SCOLAIRE
SAINT-JÉRÔME

M. Réjean Dore
COMMISSION SCOLAIRE BEAUPORT

M^me^ Monique Lacroix
COMMISSION SCOLAIRE
LES ÉCORES

M. Jean Larue
COMMISSION SCOLAIRE
D'IBERVILLE

- Les correcteurs et les correctrices qui ont assuré la sélection des textes exceptionnels.

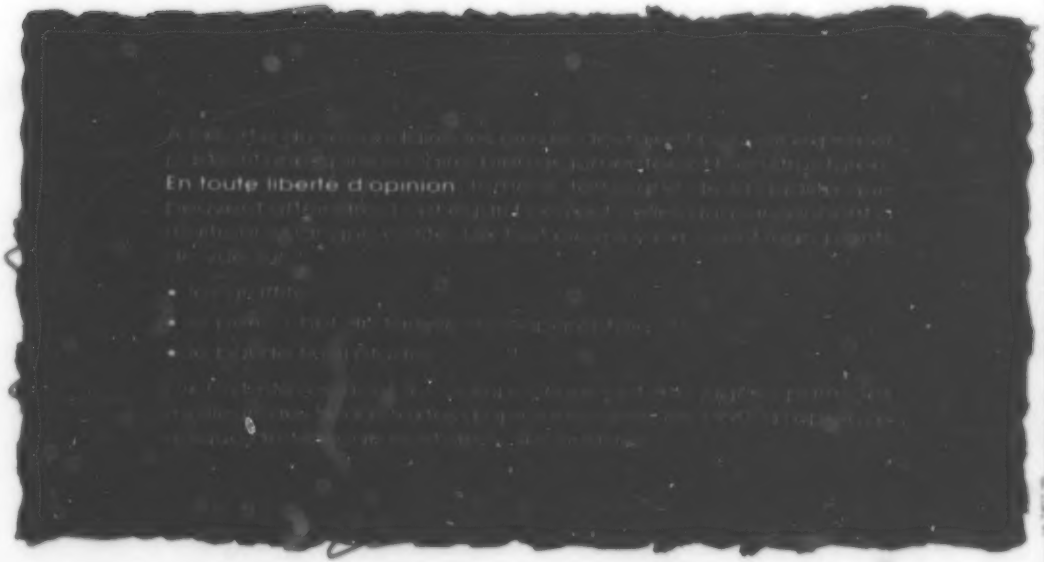
Enfin, la Direction tient à signaler le précieux concours des personnes qui ont rendu possible la publication du présent recueil :

M^me^ Francine Laramée
ENSEIGNANTE À LA COMMISSION
SCOLAIRE DE BROSSARD

M^me^ Sylvie Masur
COORDONNATRICE DE
L'ÉVALUATION DU FRANÇAIS
ÉCRIT DE CINQUIÈME SECONDAIRE
À LA DIRECTION DE LA SANCTION
DES ÉTUDES.

M. Maurice Gélinas
RESPONSABLE DU PROJET À LA
DIRECTION DU DÉVELOPPEMENT DE
L'ÉVALUATION.

- Le personnel de la Direction des communications.



Gouvernement du Québec
Ministère
de l'Éducation